

AVANT LA PROJECTION

C'est assez bien d'être fou raconte le voyage de deux amis, Antoine et Bilal. Un jour d'hiver, ils quittent leur village, et décident d'aller vers l'Est, de traverser toute la Russie jusqu'aux confins de la Sibérie. Un seul nom leur sert de guide, celui de Vladivostok, un port maritime russe sur les rives de la mer du Japon.

1. Voici l'itinéraire d'Antoine et Bilal : ils sont partis de Mesnay, dans le Jura. Puis ils ont traversé la Suisse, l'Autriche, l'Ukraine, le Kazakhstan, la Russie. Enfin, ils sont arrivés à Vladivostok, un port maritime sur les rives de la mer du Japon.

Situez ces lieux sur la carte, puis tracez leur itinéraire.



2. À votre avis, qu'est-ce qu'il faut absolument emporter dans un voyage de quatre mois en camion ?

3. Avant de partir, Antoine et Bilal ont appris les expressions russes les plus utiles. Selon vous, qu'a-t-on besoin de savoir dire quand on voyage dans un pays non-francophone ?

4. Plusieurs mots russes sont entrés dans la langue française. Relie chacun des mots à sa définition.

OU Cherchez les mots suivants dans le dictionnaire, et reliez les au dessin qui lui correspond.

Sorte de bouilloire à robinet, utilisée en Russie pour chauffer l'eau du thé.	•	• Isba
Habitation traditionnelle des paysans russes construite en rondins de bois empilés.	•	• Chapka
Alcool à base de céréales, d'un usage très répandu en Russie.	•	• Vodka
Chapeau traditionnel russe doublé de fourrure, dont les rabats protègent les oreilles, le front et la nuque.	•	• Samovar
Paysage d'herbe rase qui s'étend à perte de vue.	•	• Taïga
Empereur de Russie.	•	• Steppe
Sorte de guitare russe à 3 cordes, de forme triangulaire.	•	• Tsar
Immense forêt de sapins au nord de la Sibérie.	•	• Caviar
Œufs de l'esturgeon, un poisson russe. De couleur noire, et servi dans de petits pots ronds, il s'agit d'un mets relativement onéreux.	•	• Balalaïka

5. Les Russes n'utilisent pas l'alphabet romain, mais un autre alphabet appelé « cyrillique ».

Attention, certaines lettres s'écrivent comme en français, mais ne se prononcent pas du tout de la même manière ! Le « p », par exemple, se prononce « r ».

A gauche : les lettres de l'alphabet cyrillique

A droite : l'équivalent avec les lettres de l'alphabet latin

а — a	к — k	х — h
б — b	л — l	ц — c
в — v	м — m	ч — č
г — g	н — n	ш — š
д — d	о — o	щ — šč
е — e	п — p	ъ — “
ё — ě	р — r	ы — y
ж — ž	с — s	ь — ' a
з — z	т — t	ə — e ^o
и — i	у — u	ю — ju
й — j	ф — f	я — ja

Les Russes utilisent beaucoup de mots d'origine française.
Saurez-vous les reconnaître ?

Астроном _____

Бандит _____

Гараж _____

Журналист _____

Зигзаг _____

À votre tour, écrivez en alphabet cyrillique les mots russes listés ci-dessus.

APRÈS LA PROJECTION

Fiche ÉLÈVE

- 1.** À quelle occasion Antoine et Bilal rencontrent-ils Ahmed ?
Quelle nouvelle leur apprend-il ?

- 2.** Pour quelle raison les marins du Cuirassé Potemkine se sont-ils révoltés ?
Comment s'est terminé cet épisode ?

- 3.** Savez-vous de quel film Antoine et Bilal se sont-ils inspirés pour réaliser leur installation sur les escaliers de la ville d'Odesa ?

Comment les gens réagissent-ils devant les étendards ?
Qu'en pensez-vous ?

4. Que se passe-t-il dans la dernière séquence du film ?
À votre avis, qu'est-il advenu des dessins ?

5. En lien avec le programme d'histoire de 3e

- Comment s'appelait la Russie avant 1989 ?

- Quels autres pays en faisaient partie ?

- À quel événement historique récent Anton et Piotr font-ils référence ?

- Qu'est-ce qui a changé dans leur vie depuis ?

- La révolte des marins du Cuirassé Potemkine est souvent vu comme les prémices d'un des événements les plus importants du XXe siècle. Lequel ?

- Pouvez-vous faire des liens avec la période actuelle ?

POUR ALLER PLUS LOIN...

Vous trouverez sur le site du film WWW.CESTASSEZBIENDETREFOU.COM
de nombreuses activités pratiques à développer en groupe ou de façon individuelle.
Certaines activités sont présentées par thématiques.

TRAME NARRATIVE

Après avoir lu chacun de ces résumés de séquences rattachez-les à la vignette leur correspondant (page suivante) à l'aide des lettres.

Découpez ensuite les vignettes afin de les replacer dans leur ordre d'apparition.

a. UKRAINE, Odessa - *Installation sur les escaliers Potemkine*

Émus de se retrouver sur les fameux escaliers Potemkine, Bilal et Antoine décident de faire une gigantesque installation sur ce lieu historique. Durant un mois ils préparent une exposition : ils réalisent des centaines de pochoirs sur de grandes bandes de tissu qu'ils suspendent au-dessus des escaliers, donnant l'impression d'une foule dévalant l'édifice.

b. UKRAINE, Manyava

Ils poursuivent leur traversée de l'Ukraine et arrivent au village de Manyava. Un long travelling révèle le village : maisons de bois, passants, voitures... Alors que peu à peu la nuit tombe, les maisons s'illuminent, et l'on entend, au loin, sonner les cloches d'une église.

c. KAZAKHSTAN, Astrakhan / Aralsk - *Train Kazakh en maquette*

La caméra révèle peu à peu les compartiments d'un train dessiné en plan de coupe. Chaque wagon est un univers en soi. Un vendeur de poules entouré de centaines de cages, des militaires qui regardent la télévision en buvant de la vodka, des enfants qui jouent, des Russes, des Kazakhs, des Chinois, des Ouzbeks, un Tadjik, des Tchétchènes, des babouchkas, une vendeuse de poisson, encore des poules et toujours des gardiens. Alors que défile en arrière-plan le paysage dessiné, ils avancent à travers le décor désertique du Kazakhstan.

d. RUSSIE, Vladivostok - *Peintures sur les containers du port*

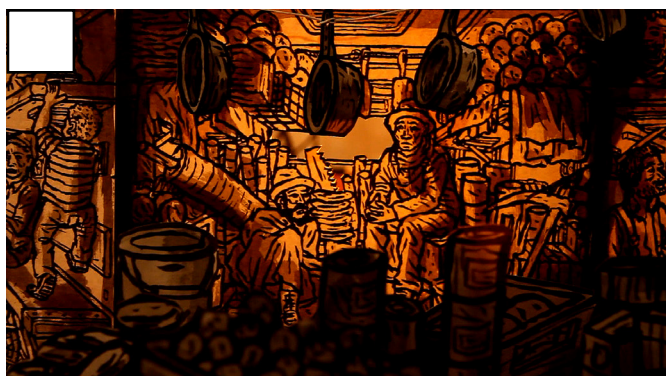
La brume se lève sur le port de Vladivostok. On entend les sirènes des bateaux et peu à peu le port commence à s'animer. On distingue des visages peints sur les containers. Une grue soulève l'un d'eux et le morcèle. Un ballet de containers révèle d'autres visages, fragmentés puis recomposés de manière aléatoire. Au loin, un bateau chargé de ces portraits disparaît dans le brouillard...

e. SÉQUENCE « POTEMKINE »

À Odessa, un historien, Volodine, leur raconte l'histoire des événements du cuirassé Potemkine. Pendant qu'il parle, des silhouettes en papier rouge et noir apparaissent et s'animent. L'histoire prend vie : les matelots du cuirassé Potemkine se révoltent contre leurs conditions de vie misérables, puis c'est toute la population qui s'insurge avant que ne débute la répression.

f. UKRAINE, Soudova Vychnia

Des esquisses de poules remplissent un carnet. Les techniques se succèdent, au trait, à la peinture, à la carte à gratter, avant que Bilal, sous les regards dubitatifs des passants, ne les peigne sur les façades du village.



CITATIONS D'ANTOINE & BILAL

LA RENCONTRE D'UN DESSINATEUR ET D'UN RÉALISATEUR

Lorsqu'Antoine Page et Bilal Berreni se rencontrent, ils ne connaissent pas leurs travaux respectifs. Ils sont solitaires, ne cherchent pas de collaborateurs, et pourtant le courant passe immédiatement. Ils partagent la même passion pour leur domaine, la même croyance en un art populaire et le même désir d'indépendance.

Ils se mettent tout de suite à rêver un voyage à travers la Russie : l'un dessinerait, l'autre filmerait. Bilal interviendrait durant le périple en réalisant des fresques, des installations *in situ* : sur le lac Baïkal gelé, sur les immenses escaliers Potemkine, à bord du Transsibérien... Ils veulent lier aventure et expériences artistiques, jouer de la complémentarité de leurs matériaux, le dessin et la vidéo, pour raconter les différents moments du voyage.

Un vaste projet artistique se dessine : le film *C'est assez bien d'être fou* était né !

CE QUE LES AUTEURS EN DISE (citations : 2010)

ANTOINE PAGE - RÉALISATEUR

« À la minute où l'on s'est rencontrés avec Bilal on s'est mis au travail. Plutôt on s'est mis à rêver, à fantasmer ensemble. Aucune limite, on était d'accord là-dessus. On envisage tout, on teste tout, à nous de réussir à faire exister nos idées.

Mais outre le fait de partager le même état d'esprit, ce qui m'a immédiatement intéressé, c'est qu'avec Bilal j'allais travailler avec quelqu'un qui maîtrisait un autre domaine que le mien, le dessin, et donc une autre manière de raconter, d'évoquer, d'émouvoir. Combinés, le dessin et la vidéo allaient nous permettre d'expérimenter dans tous les sens. Bref, on était partis. Où ? Impossible de dire, mais en tout cas on y allait avec passion, enthousiasme et engagement. »

BILAL BERRENI (ZOO PROJECT) - DESSINATEUR

« J'ai commencé par peindre sur les murs de ma ville, de mon quartier. Je défends un art en contact direct avec le spectateur, un art vivant, qui dérange, qui interroge... En France, il me semble que l'art a perdu son caractère populaire et n'est plus réservé qu'à un petit nombre. Pour moi, c'est à l'artiste de faire l'effort d'aller vers les gens et pas le contraire. C'est ce que j'ai essayé de faire avec mes peintures : nouer un dialogue avec le passant, le faire réagir.

Alors pourquoi ce projet de film et de voyage ? Au départ mon idée était de m'éloigner, de quitter mon quotidien, mes repères. Partir. Finalement n'importe où. Aller vers l'inconnu. J'ai 20 ans, j'ai tout à voir, à apprendre, à découvrir. J'ai envie de m'éloigner de ce qui commence à devenir un poids. La routine, l'uniformité, le petit milieu de l'art de rue parisien, un aspect "branché" que j'ai toujours combattu. Je crains le piège de l'officialité tout autant que celui de la marginalité, de "l'underground". Partir est un moyen d'échapper à tout cela, d'exciter ma créativité, de respirer un autre air. Ce sera aussi le moyen de confronter mon travail à d'autres regards. Pourquoi le street art ne serait-il réservé qu'aux citadins ? Je veux aller dans les campagnes, dans des lieux vierges de cette culture. Je veux surtout montrer qu'il est possible de peindre, de s'exprimer sur les murs, montrer que l'art peut être accessible à tous. »

BIOGRAPHIES

BILAL BERRENI, ALIAS ZOO PROJECT - UN STREET ARTISTE EN QUÊTE D'AVENTURES

Depuis toujours Bilal dessine, tout le temps, sur tout, comme un fou. Rapidement les dessins débordent des cahiers et la rue devient son terrain de jeu. À 18 ans, il crée son pseudo « Zoo Project ». En l'espace d'un an, il repeint tout le XX^e arrondissement de Paris de fresques gigantesques : gros traits noirs expressifs creusant une forme blanche, le style est à la fois brut et évocateur. Des aphorismes accompagnent parfois les fresques. Jamais didactiques ou manichéennes, ces phrases ajoutent une note douce-amère, un contrepoinçt absurde. La démarche est profondément politique sans que jamais le résultat ne perde de sa poésie.

Bilal accède rapidement à la reconnaissance du milieu. Les galeries le courtisent mais il est déjà ailleurs. Parti en Tunisie au moment de la révolution, il choisit d'y représenter les martyrs puis part s'installer dans un camp de réfugiés à la frontière libyenne. Il y peint, grandeur nature sur du tissu, les réfugiés du camp.

Son travail prend la forme d'installations réalisées avec et pour les gens qu'il peint, et cette fois-ci c'est la presse nationale qui s'intéresse à lui (*Libération*, *Le Monde*). Lui est déjà loin, reclus en plein hiver par -30° dans une cabane au fin fond de la Laponie, avec le projet de réaliser un roman graphique qui racontera son expérience...

Et ainsi de suite, un bouillonnement d'idées, de projets, de réalisations, sans jamais se ménager, sans jamais faire de compromis.

ANTOINE PAGE - UN RÉALISATEUR INDÉPENDANT

Après avoir commencé des études d'Histoire de l'Art, Antoine Page réalise ses premiers films expérimentaux dans le cadre de cours de cinéma à la Sorbonne. Il poursuit ensuite ses recherches dans le genre du documentaire de création, et réalise deux longs métrages.

En 2009, il rencontre Bilal Berreni (Zoo Project) avec qui il travaillera durant 4 ans sur le film *C'est assez bien d'être fou*.

Après ce projet Antoine décide de tenter autre chose. Plus de scénario, plus de contrainte de format ni d'attentes spécifiques. Il tire au sort une ville et part s'y installer pour y réaliser des films, mais sans savoir lesquels. Il veut se donner du temps, et ne pas forcer les événements. Le sort désigne la ville d'Aniche, dans le Nord de la France. Il y filme un peu tous azimuts les gens, les lieux, en attendant qu'un objet s'impose de lui-même. Un jour, il rencontre plusieurs adolescents sur une place. Une relation de confiance et de complicité se noue. Ce sera « Wesh Gros », nom d'un vaste projet qui regroupe plusieurs films de formes et de formats différents. Il va continuer à suivre ces jeunes, les accompagnera. « Wesh Gros » est devenue une histoire à suivre...

Tout au long de son parcours, l'approche déontologique a pris de plus en plus d'importance dans sa démarche. Ses projets s'inscrivent dans la longue durée et, pour lui, l'indépendance est autant une exigence morale qu'une nécessité créatrice.

ENTRETIEN AVEC LE RÉALISATEUR

Quand le projet du film est-il né ? C'est Jeanne Thibord, ma productrice de l'époque, qui m'a présenté Bilal. Elle habitait à Belleville, à Paris et avait été impressionnée par les immenses fresques signées *Zoo Project* qui commençaient à recouvrir les murs du quartier. Elle a réussi à savoir qui se cachait sous ce pseudo et a rencontré Bilal Berreni, il venait d'avoir dix-huit ans. Il lui a tout de suite fait part d'un projet qu'il avait de parcourir le monde en repeignant tout sur son passage et de la possibilité de filmer son expérience. Jeanne s'est tout de suite dit que nous pourrions nous entendre. C'était bien vu : au bout de dix minutes de conversation, nous étions déjà en train de travailler sur le projet. On ne savait pas, alors, qu'il allait nous occuper durant près de quatre ans.

Le projet a-t-il évolué par rapport à l'idée de départ ? Totalement. Bilal avait juste une idée, un désir de voyage. Dès que nous avons commencé à y réfléchir de manière pragmatique, les véritables orientations sont apparues. J'ai tout de suite proposé à Bilal de faire une véritable collaboration artistique où dessin et vidéo seraient imbriqués : deux domaines bien distincts, avec chacun sa manière bien spécifique de raconter. Cela a élargi le champ de nos possibilités pour raconter ce voyage forcément très varié. Durant plusieurs mois, nous avons réfléchi à la forme artistique que pourrait prendre le projet. Bilal souhaitait tout au long du périple intervenir sur les lieux, en peignant sur les murs, mais également en réalisant des installations. Petit à petit, est née l'idée d'intégrer des séquences entièrement dessinées.

Aviez-vous des références artistiques ? Nous n'avions pas de références au sens de modèles dont nous aurions souhaité nous approcher, mais d'innombrables sources d'inspiration et d'excitation nous permettant de nous plonger dans un climat propice de création. Nous passions notre temps à feuilleter, lire, écouter, regarder. Des films, bandes-dessinées, romans et livres d'art...

Pouvez-vous nous parler de ces séquences animées ? Il ne s'agit pas de cinéma d'animation au sens de la technique d'image par image. Bilal était un dessinateur et nous avons tenu à conserver la spécificité de son domaine : c'est donc la caméra qui filme et la lumière qui anime, mais le dessin en lui-même reste fixe. Nous n'avons pas non plus souhaité générer de séquences par ordinateur. Nous tenions à garder la matérialité du dessin, le grain du papier, la trace du crayon ou de l'encre...

Que pouvez-vous nous dire sur la forme du documentaire ? Je pense que dans le cinéma toutes les formes sont bonnes pour réussir à évoquer, faire ressentir des choses. Le documentaire est une forme qui ne doit pas empêcher d'expérimenter. Je pense qu'on est à une période où le documentaire explore davantage de formes. Le documentaire bénéficie de plus de temps que la fiction, et donne une plus grande liberté.

Comment avez-vous choisi l'itinéraire ? Nous souhaitions éviter l'avion. Nous ne voulions pas biaiser les distances et le temps du voyage mais voulions partir de chez nous pour progressivement aller vers l'inconnu. Le cheminement était important. La Russie permet cela, c'est une culture à la fois proche de la nôtre et absolument étrangère. Vladivostok était un cap, une direction. Nous ne savions pas si nous allions y arriver, mais c'était notre but, un nom qui résonne comme un rêve, le bout du monde. Nous n'en avions pas d'image, juste un fantasme. Le choix de la Russie tient également à notre manière d'envisager la création artistique et le public à qui elle s'adresse. Nous défendons un art exigeant et populaire qui doit être capable de toucher tous les publics, sans distinction de culture ou d'éducation. La Russie, ou du moins l'image que nous en avons, correspondait à cette attente.

Justement, comment s'est passé le voyage au sens pratique ? N'importe comment. Avec Bilal nous n'avions en tête durant la préparation que l'aspect artistique. Quelle installation faire ? Comment associer

dessin et vidéo ? Comment créer une narration ? Si bien que le jour du départ nous nous sommes aperçus que nous n'avions même pas idée de la route à prendre pour traverser la Suisse. Ce fut à ce titre une improvisation totale du début à la fin. Une seule direction : Vladivostok, pour le reste nous nous en sommes remis aux aléas du voyage.

Pouvez-vous nous parler de ces aléas ? Ils étaient dus en grande partie aux pannes incessantes de notre camion. Il faut dire que nous avons choisi par souci esthétique un vieux camion Mercedes des années 1970 qui était d'un manque de fiabilité total. Finalement c'est le camion qui a façonné la première partie du voyage et donc du film. Nous changions d'itinéraire en fonction des pannes et ces pannes nous faisaient rencontrer un grand nombre de personnes, essentiellement des garagistes qui, spontanément, nous venaient en aide. Ces aléas étaient les mêmes que ceux de n'importe quel voyageur, mais notre travail était de les transformer en ressorts dramatiques. Notre projet était artistique et il ne s'agissait pas de deux amis qui partent voyager avec une caméra. Nous voulions raconter un voyage ponctué d'interventions *in situ* de Bilal.

Qu'avez-vous découvert de la Russie ? Qu'on en dit souvent n'importe quoi ou presque. Globalement on nous présentait ce pays comme dangereux, peuplé d'habitants avinés et brutaux, passablement racistes... Ce ne fut absolument pas le cas. La chose la plus étonnante pour nous a été l'incroyable bienveillance des Russes et des Ukrainiens pour l'art. C'est cette interrogation sur la place de la culture dans la société qui nous a fait choisir cette destination. En Russie, la culture est populaire, c'est un fait et nous Français n'y sommes pas habitués. Bilal n'en revenait pas : lui qui, à Paris, se faisait systématiquement effacer ses peintures, là il n'en était pas question. Et même quand il lui arrivait de peindre sur un bâtiment que nous pensions abandonné et que le gardien découvrait une fresque gigantesque sur toute la façade, une fois la stupeur passée, l'émotion due au style des peintures de Bilal l'emportait sur toute autre considération et ça finissait autour d'un verre. Nous étions en permanence aidés, que ce soit par les habitants ou même par la police ce qui ne nous dispensait pas de passer par le *bakchich* (plus joliment appelé procédure « sans protocole »).

Comment se sont déroulés la post-production et le montage ? Notre méthode de travail était la suivante : pour chaque séquence, chacun proposait une version, moi en vidéo et Bilal en dessin. Nous confrontions les idées et gardions la forme qui se rapprochait le plus de l'ambiance que nous avions ressentie sur place. Par exemple, pour la séquence du train kazakh, après avoir fait un essai en vidéo, il était frappant de constater que la version dessinée était non seulement plus évocatrice et poétique, mais aussi plus fidèle à notre ressenti sur place. Peu à peu le style du film s'est affirmé. Un film immersif, une forme assez ludique au départ, qui évolue progressivement, s'épure, à mesure que nous progressions vers des contrées inconnues.

Beaucoup de séquences ont été pensées en post-production ? Plutôt réalisées que pensées. Même pour les séquences uniquement en dessins, les idées sont majoritairement venues pendant le voyage. Ce fut le cas pour la séquence du train kazakh et aussi pour celle de la traversée du village de Manyava en Ukraine. Pour cette séquence, Bilal a dessiné sur place toutes les maisons du village puis, en post-production celles-ci ont été collées sur du carton, découpées et disposées pour recréer tout le village en maquette. Ce qui était grisant durant ce long temps de post-production c'est que nous testions tout. Une idée en elle-même n'avait pas de sens, elle devait être réalisée et ensuite nous pouvions juger de sa pertinence. Ça a été la période la plus créative de toute la collaboration. Bilal travaillait à un rythme incroyable.

Justement, pouvez-vous nous parler de la méthode de travail de Bilal ? Bilal était un travailleur acharné, il expérimentait en permanence. Il dessinait tout le temps. Inventait, copiait, transformait. Il voulait tout apprendre, tout connaître. Il avait une maîtrise technique qui lui permettait de passer avec aisance d'un style à un autre et de trouver rapidement la forme pertinente, juste. Mais il arrivait qu'une séquence fonctionnant de manière autonome ne trouve pas sa place dans la continuité du film.

Pourquoi avez-vous appelé le film « C'est assez bien d'être fou » ? C'était une citation utilisée par Bilal en regard d'une de ses fresques parisiennes. Quand on est tombé dessus on a trouvé ça parfait. Tout tient dans le mot « assez » qui nuance, adoucit et rend accessible cette folie. Une folie douce, un appel à faire des choses, à rêver, à se lancer.